

dès l'âge de huit ans des concertos de violon, et se faisait remarquer sur le piano. En 1798, on l'envoya à Manchester, où il reçut les leçons du savant organiste Grimshaw et de Watts. Plus tard, il étudia le violon et le piano avec Woelfl et Yanewitz. A vingt et un ans, Bottomby était un musicien distingué et déjà connu, lorsqu'il fut nommé organiste à Bradford, place qu'il quitta ensuite pour en occuper une semblable dans sa ville natale. En 1820, il se fixa à Sheffield et se livra exclusivement à l'enseignement musical. On lui doit un assez grand nombre d'exercices, des suites de valses, des sonates, des rondos, des airs variés pour le piano, etc. Il a publié en outre un *Dictionnaire de musique* (Londres, 1816).

BOTTONE ou **BOTHON** (Jacques-Il: gues-Vincent-Emmanuel-Marie), comte de CASTELLAMONTE, magistrat et jurisconsulte, né à Castellamonte (Piémont) en 1753, mort en 1828. Reçu docteur en droit à dix-sept ans, il publia un *Essai sur la politique et la législation des Romains*, qui fut attribué à l'illustre Beccaria. Il remplit successivement les fonctions de procureur général près la cour des comptes de Pavie, devint intendant général en Sardaigne, puis en Savoie, contador, membre du gouvernement provisoire du Piémont, premier président du tribunal d'appel de Turin, et enfin conseiller à la cour de cassation à Paris. Outre l'essai qu'il avait publié dans sa jeunesse, on lui doit le *Piémont et sa législation*, publié dans le *Répertoire de Merlin* (1812), et d'autres écrits.

BOTTONI (Albertino), médecin italien, né à Padoue, mort en 1596. Reçu docteur à l'université de Padoue, il y obtint d'abord une chaire de médecine. Ses ouvrages sont : *De vita conservanda* (Padoue, 1582); *De morbis muliebribus* (Padoue, 1585); *Consilia medica* (1605); *De modo curandi tractatus circa morbos, eosque curandi tractatus* (1607).

BOTTONI (Dominique), médecin italien, né à Leontini (Sicile) en 1641, mort en 1731. Il fut d'abord chargé du service de l'hôpital de Naples, puis nommé protomédicin du royaume de Naples et admis dans la Société royale de Londres. Ses écrits sont : *Pyrologia topographica, id est de igne dissertatio iuxta loca, cum eorum descriptione* (Naples, 1692); *Febris rheumatica maligna historia medica* (1712); *Preserve salutari contra il contagioso malore* (1721); *Idea historico-physisca de magno Trinaeria motu*. — Son fils, Marc-Xavier BORTONI, né à Messine en 1669, a publié, sous le titre de *Sérénades* (1705, in-4°), des poésies en l'honneur du roi Philippe V, du vice-roi Bénavides, etc., et des discours écrits en douze langues, ce qui justifiait le titre *Orazione poliglotta* (Naples, 1705, in-4°).

BOTTIGRARI (Hercule), savant et littérateur italien, né à Bologne en 1531, mort en 1612. Il a laissé de nombreux ouvrages, dont les principaux sont : *Trattato della descrizione della sfera celeste in piano*, di Claudio Tolomei, tradotto in parlare italiano (Bologne, 1572); *Bartolo de Sazoferrato tractatus de fluminibus restitutus* (1576); *il Patrio, ovvero de' tetracordi armonici di Aristosseno* (1593, in-4°); *il Desiderio, ovvero de' concerti di varii strumenti musicali dialogo* (1594); *Delle rime di diversi eccellentissimi autori nella lingua volgare nuovamente raccolte* (1551, in-8°); diverses poésies contenues dans la première partie de *Scelta di rime*, etc. Il avait formé un riche cabinet d'instruments de mathématiques, que l'empereur Rodolphe voulut acquérir, et une médaille fut frappée pour conserver le souvenir du savant qui avait créé cette collection.

BOTTSCHEIDT (Samuel), peintre et graveur allemand, né en 1640 à Sangerhausen, en Thuringe, mort à Dresde en 1707. Il alla se fixer dans cette dernière ville, devint peintre de la cour et directeur de l'Académie des beaux-arts. La galerie royale a de lui le portrait du colonel Caspar de Klengel. Il a gravé une quinzaine d'eaux-fortes d'après ses propres dessins, entre autres : *l'Armée de Sennacherib détruite par l'ange*; *Hercule et Iole*; *l'Espérance et la Patience*; *la Foi et la Charité*; les *Quatre parties du jour*, etc.

BOTVID, martyr suédois, né à Stockholm, de parents païens, vers la fin du ix^e siècle. S'étant converti au christianisme durant un voyage en Angleterre, il fut assassiné à son retour par un esclave russe, auquel il avait prêché sa nouvelle foi. On l'honora comme saint, et l'on éleva sur son tombeau une église à laquelle on donna son nom.

BOTWAYEE s. f. (bo-toua-ïé). Métrol. Mesure de capacité pour les graines, usitée dans l'Inde.

BOTYDES s. m. pl. (bo-ti-de — rad. botys). Entom. Groupe d'insectes lépidoptères nocturnes, ayant pour type le genre botys.

BOTYS s. m. (bo-tiss). Entom. Genre de lépidoptères nocturnes, créé aux dépens des pyrales : *Par leur port, les botys ressemblent à de petites phalènes*. (Encycl.)

BOTYTES s. m. pl. (bo-ti-te — rad. botys). Entom. Syn. de BOTYDES.

BOTZARIS (Marc ou Marcos), patriote grec, né à Souli vers 1790, mort en 1823, est l'un des chefs klephtes qui ont le plus brillamment contribué à l'affranchissement de leur patrie.

Issu d'une famille depuis longtemps célèbre parmi les Souliotes, le jeune Marcos grandit au milieu des dangers de la guerre que faisait aux montagnards de la Souliotide le trop fameux Ali, pacha de Janina. Son père, Kitos, livré par le sort des armes à l'implacable Ali, expia dans les supplices sa courageuse résistance. Marcos entra, comme sous-officier, dans le régiment albanais où son père et son oncle Nothis avaient été admis avec le grade de majors. En 1815, il se retira de nouveau sur le territoire ionien, et y épousa une jeune Grecque nommée Chrysée, qui partagea depuis, avec un admirable dévouement, tous les dangers de sa vie aventureuse.

Cependant, la paix dont il jouissait et les douceurs d'une heureuse union ne pouvaient lui faire oublier les maux de la patrie. Il n'attendait qu'un moment favorable pour paraître en armes sur le sol de la Grèce, lorsque, en 1820, la guerre éclata entre le pacha de Janina et le Grand Seigneur. A cette nouvelle, Marcos débarqua en Epire et réunit autour de lui sept à huit cents Armatolos, qui s'attachèrent à sa fortune. Le désir de venger la mort de son père et l'espoir de rentrer dans sa patrie le déterminèrent à embrasser le parti du sultan. Ismaël-Pacha-Bey, qui commandait l'armée turque chargée de réduire Ali, n'eut garde de repousser des auxiliaires qui pouvaient être si utiles. Malheureusement pour lui, quelques succès obtenus, grâce au concours des Grecs, le rendirent bientôt moins prudent; il traita ses alliés avec hauteur, et ne leur cacha pas le peu de cas qu'ils devaient faire de ses promesses. Indigné de ce manque de foi, Botzaris fit taire ses ressentiments et négocia avec le pacha rebelle. Celui-ci, serré de près dans ses châteaux de Janina, agréa ses services; il ouvrit aux proscrits les portes de leur chère Souli, et leur permit d'y jouir de leurs anciens privilèges. On se donna mutuellement des otages : Ali consentit à remettre son petit-fils entre les mains des Souliotes; Marcos s'offrit lui-même du côté de ces derniers; mais afin de ne pas priver les Grecs du secours de son bras, son jeune frère Constantin, sa sœur, sa femme et ses enfants allèrent prendre sa place.

Pendant que Marcos Botzaris reprenait possession de la Selléide, les Grecs se soulevèrent de toutes parts à la voix d'Ypsilantis, qui les appelait à l'indépendance. Divisés en bandes nombreuses, ils commencèrent contre les Turcs une guerre de guérillas plus redoutable pour ces derniers que des batailles rangées. Botzaris prit une part glorieuse à cette lutte mémorable. Petit de taille, mais doué d'une force extraordinaire et d'une agilité si remarquable qu'on le comparait au zéphyr, il devint en peu de temps la terreur des ennemis. Les musulmans mirent sa tête à prix et essayèrent de le faire périr par trahison.

Ces odieuses tentatives ne servirent qu'à le rendre en quelques mois populaire dans toute la Grèce. Au printemps de 1821, l'insurrection devint générale. Marcos ouvrit la campagne par la prise de Régéniasia, et affermit sa conquête par une victoire. Après avoir battu successivement les deux pachas Ismaël et Kourchid, il s'empara de Placa, coupant ainsi les communications des Turcs avec l'Athamanie. Attaqué de nouveau par Kourchid, il le battit encore et se rendit maître de l'importante forteresse des Cinq-Puits. Il fut alors atteint d'une balle à la jambe, mais il ne prit que quelques jours de repos et tenta un audacieux coup de main contre la ville d'Arta, où les Turcs avaient entassé des richesses considérables, fruit de leurs brigandages. Malgré deux attaques furieuses des assiégés contre ses retranchements, il pénétra dans la place; mais, après vingt-deux jours passés devant la citadelle, la défection des Albanais et l'arrivée d'Omar-ben-Vrioni, à la tête de six mille Turcs, l'obligèrent à battre en retraite. Malheureusement, le siège de Janina touchait à sa fin; les Turcs s'emparèrent, au mois de février 1822, du château fort dans lequel Ali avait si longtemps prolongé sa résistance. Par suite de cet événement, les otages des Souliotes tombèrent entre les mains de Kourchid. Les illustres captifs auraient peut-être payé de leur vie les succès de Marcos; mais le séraskier, dont le harem était en ce moment au pouvoir des Maréotes, consentit à un échange de prisonniers, parmi lesquels fut comprise la famille de Botzaris. Ce fut la seule récompense du héros souliote, et l'on peut dire que sa grande âme eût dédaigné toute autre compensation des dangers qu'il bravait tous les jours pour le service de sa patrie.

Pendant ce temps, les affaires avaient changé de face dans la Grèce occidentale. Les Turcs, débarrassés par la mort d'Ali d'un ennemi redoutable, tournaient toutes leurs forces contre les Grecs. Retenus quelque temps à Janina par la révolte des tribus albanaises, ils ne tardèrent pas à mettre le siège devant Souli. Marcos essaya sans succès de le faire lever; il ne put que fournir aux assiégés des munitions de guerre. Ce premier échec n'était que le prélude d'une série de revers, qui devaient retarder longtemps encore, pour la Grèce, le jour de l'indépendance. Botzaris, malgré son activité et son énergie, ne put réparer les fautes de ses collègues. Après la bataille de Placa, bataille sanglante et indécise, les Grecs perdirent, à celle plus désastreuse encore de Péta, l'élite de leurs soldats et des philhellènes. En même

temps, Souli capitula, et quelques chefs trahirent la cause commune. Au milieu de tant de maux, le vaillant Botzaris voulut du moins épargner à la Grèce de nouveaux désastres. Suivi de six cents braves, il se jeta au-devant de l'armée turque et l'arrêta pendant tout un jour dans les gorges de Macrorona, afin de donner aux débris de l'armée le temps de battre en retraite sur Missolonghi. Obligé de se retirer à son tour dans cette place, il s'y défendit pendant tout l'hiver avec une énergie incomparable. Au printemps suivant (1823), une nouvelle armée turque, qui ne comptait pas moins de 20,000 hommes, descendit du nord de l'Epire sous les ordres de Moustaf, pacha de Scodra. Toute résistance semblait impossible. L'héroïque Souliote, comprenant la grandeur du danger, fit partir pour Ancône sa famille désolée; puis, avec cette fécondité de ressources qui le caractérisait, il s'occupa de mettre Missolonghi sur un pied formidable de défense. Néanmoins, c'en était fait de cette ville, le dernier boulevard de l'Hellade, si les Turcs parvenaient à opérer leur jonction définitive. Pour conjurer ce péril, Marcos Botzaris conçut un de ces projets hardis que peut seul inspirer un ardent patriotisme. Moustaf venait de s'établir avec dix mille hommes aux environs de Carpenitzé. A cette nouvelle, il fait occuper par quelques chefs les défilés d'alentour, et leur recommande d'être prêts au signal qu'il leur donnera; puis, s'adressant à ses Palikares : « Mes frères, leur dit-il, cette nuit même, pendant cette nuit redoutable, à la faveur des ombres, j'ai résolu d'entrer dans le camp des infidèles sans brûler une amorce; le poignard et le sabre seront nos seules armes pour y répandre la mort, la désolation et la terreur, compagnes inséparables des coups que nous leur porterons dans l'obscurité. L'entreprise est audacieuse, je le sens avec orgueil; que chacun de vous en considère le danger et se décide librement, car je n'admetts au partage de si nobles périls que des hommes de bonne volonté. » (Pouqueville, *Histoire de la Grèce régénérée*.) A ces mots, deux cent quarante braves sortent des rangs et s'écrient : « Nous marcherons cette nuit avec toi, et nous espérons que la divine Providence nous assistera. »

Après s'être préparés par la prière à cette lutte suprême, le 20 août, Marcos et ses compagnons atteignent, vers le milieu de la nuit, les avant-postes ennemis, dont les soldats se livraient au sommeil dans la sécurité la plus complète. A l'instant, ils fondent sur eux et en font un horrible carnage. Surpris par cette attaque imprévue, les Turcs se battent entre eux en s'accusant de trahison. Au milieu d'une confusion inexprimable, les Grecs continuent leur marche victorieuse. Botzaris, quoique blessé, ne cesse de combattre; il pénètre dans le quartier général, et, arrivant devant la tente du pacha, il s'écrie d'une voix tonnante : « Tremblez, barbares, c'est Marcos Botzaris en personne qui a pénétré dans votre camp, et il vous tuera tous ! » En même temps il donne le signal de l'attaque générale et tombe atteint d'une balle au front. Les Turcs, qui se sont aperçus de sa chute, engagent autour de son corps une lutte acharnée; à la fin, les Palikares sont vainqueurs et emportent le corps de leur chef; il vivait encore; mais son frère Constantin reçut bientôt son dernier soupir. Néanmoins, avant de mourir, le héros avait pu contempler son triomphe. Les ennemis fuyaient en désordre, et deux mille morts et sept beys couvraient le champ de bataille de Carpenitzé. Un immense cri de douleur retentit dans toute la Grèce, quand on apprit que l'aigle de la Selléide avait cessé de vivre; mais, en même temps, cette mort glorieuse enflamma le courage des Hellènes, et ce peuple, qu'on disait avili par des siècles d'esclavage, montra par sa constance dans le malheur qu'il se souvenait encore de son antique gloire. Nouveau Léonidas et nouveau Machabée, guerrier intrépide, général expérimenté, habile et toujours fécond en ressources, Marcos Botzaris ne fut pas moins admirable dans la vie privée. Citoyen généreux, sans ambition, prodigue de son sang et de sa fortune, il n'a laissé pour héritage à ses enfants qu'un nom couvert de gloire et l'exemple d'une vie sans tache. Puissent les Grecs d'aujourd'hui imiter le patriotisme sincère, dévoué, et modeste dans sa grandeur, du noble Marcos Botzaris ! Sur le tombeau de Botzaris, dans le cimetière de Missolonghi, on voit une statue de jeune fille, due au ciseau du grand sculpteur David d'Angers, qui l'avait donnée lui-même à la Grèce. — Le fils de Marc Botzaris a été aide de camp du roi Othon, et, après la révolution qui a renversé ce dernier du trône, il a reçu le portefeuille de la guerre (11 mai 1863).

Botzaris (TOMBEAU DE), par David d'Angers. Ce monument, un des chefs-d'œuvre de l'habile statuaire, a été exécuté pour la petite ville de Carpenitzé, où le héros de l'indépendance hellénique mourut le lendemain de la bataille de Missolonghi. Une enfant grecque, d'une douzaine d'années, est assise sur le tombeau, dans une attitude des plus gracieuses, et trace sur le sable le nom de Botzaris. « Cette création n'a rien de vulgaire, a dit M. F. Beslay; elle est antique par la simplicité et par la poésie. L'idée de cette enfant penchée sur le sable, c'est l'idée de la Grèce elle-même pleurant ses fils vaincus; symbolisme délicat, facile à comprendre et profondément touchant. L'exécution est digne de la pensée première;

l'enfant est accroupie avec une grâce charmante; on se rappelle involontairement l'imitable pose de la *Joueuse d'osselets*; il y a évidemment souvenir, mais il n'y a pas imitation. La jeune fille grecque du tombeau de Botzaris est pleine de mélancolie, comme la joueuse d'osselets; mais il y a beaucoup plus d'abandon dans la pose de la statue moderne, que dans la pose du chef-d'œuvre antique. La tête est délicieusement travaillée. « Nous ajouterons avec M. Beslay, que cette touchante enfant est la digne sœur du jeune Barra, cet autre chef-d'œuvre de David d'Angers, dont nous avons donné la description. Le monument de Botzaris, élevé sur une petite place de Carpenitzé et exposé à la vénération du peuple grec, avait subi, il y a quelques années, des mutilations assez graves, attribuées à des enfants, et qui ont nécessité, en 1861, le transport de la statue à Paris, où elle a été restaurée, avec un soin religieux, par Armand Toussaint, l'élève favori de David d'Angers.

BOTZEN ou **BOLZANO**, ville de l'empire d'Autriche, dans le Tyrol, ch.-l. du cercle de son nom, au confluent de l'Eisach et de la Talfer, à 80 kilom. S. d'Innsbruck; 9,700 hab. Sa position à la jonction des routes de Suisse, d'Allemagne et d'Italie lui donne une grande importance commerciale; fabrication de toiles, soieries et lainages. On y remarque : l'église paroissiale, construite en 1400; elle renferme un beau tableau de maître autel, et les tombeaux de l'archiduc Régner et de sa femme; le couvent des franciscains, fondé en 1270, et le couvent des capucins, qui date de 1598.

BOU adj. et s. m. (bou). Se dit d'une sorte de thé que produit une montagne de la Chine d'où il tire son nom : *Du thé bou. Du nou*.

— Bot. Nom vulgaire du figuier sauvage, dans le midi de la France.

BOUADE s. f. (bou-a-de — du lat. *bos, boum*). Féod. On appelait *droit de bouade* celui qu'avait le seigneur d'exiger que tout labourneur mit à sa disposition deux bœufs ou une charrette pour une corvée spéciale.

BOUAICHELE s. f. (bou-è-chè-le). Joueur fille; servante. « Vieux mot.

BOUARD s. m. (bou-ar). Gros marteau dont on se servait autrefois dans la fabrication des monnaies. V. BOUARD.

BOUARDE, ÉE (bou-ar-dé) part. pass. du v. Bouarder : *Monnaies bouardées*.

BOUARDER v. a. ou tr. (bou-ar-dé — rad. *bouard*). Frapper avec le bouard : *Bouarder des monnaies*.

BOUAYA s. m. (bou-a-ia). Mamm. Espèce d'hippopotame des îles Moluques.

BOUAYE, bourg de France (Loire-Inférieure), ch.-l. de cant., arrond. et à 12 kilom. S.-O. de Nantes; pop. aggl. 332 hab. — pop. tot. 1,388 hab.

BOUBAC s. m. (bou-bak). Mamm. Espèce de marmotte de la Pologne. « On dit aussi BOBACK.

BOUBÉE (Théodore), médecin et pharmacien français, né à Auch en 1794. Sous l'Empire, il servit dans la cavalerie; il fit ensuite des études médicales et s'établit comme pharmacien à Paris. Ce fut alors qu'il inventa un sirop contre la goutte, invention qui lui fit gagner beaucoup d'argent. Plus tard, il alla s'établir à Auch comme pharmacien-chimiste, fit de la propagande pour les opinions démocratiques, et contribua à la fondation du journal le *Pays*. Nommé représentant du peuple en 1848, il vota constamment avec la gauche; mais il ne fut pas réélu pour l'Assemblée législative. Il a publié : *Mémoire sur le traitement de la goutte et des rhumatismes* (1834); *Considérations sur la goutte* (1841), etc.

BOUBÉE (Nérée), géologue français, né à Toulouse en 1806, mort en 1863. Il a publié, entre autres ouvrages : *Géologie populaire* (1833); *la Géologie dans ses rapports avec l'agriculture et l'économie politique* (1840); *la Géologie dans ses rapports avec la médecine et l'hygiène publique* (1850, in-8°); *Cours de géologie agricole* (1856). Il a en outre dirigé l'*Echo du monde savant*, la *Revue agricole*, et divers autres recueils scientifiques. Il est souvent désigné sous le nom de NÉRÉE-BOUBÉE.

BOUBENHOREN (Michel - Louis), gentilhomme allemand qui s'était donné à l'Esprit malin et que l'intercession de saint Ignace arracha à son malheureux sort. Un jour qu'il avait perdu au jeu tout son argent, il résolut de se vendre au diable, pourvu que celui-ci voulût l'acheter un peu cher; au même moment il vit paraître devant lui un jeune homme de son âge, très-élégamment vêtu, qui lui donna une bourse pleine d'or, et lui promit de revenir le voir le lendemain. Cet argent lui porta bonheur; car, étant retourné au jeu, il gagna tous ses amis. Le lendemain il revit le jeune homme à la bourse d'or, qui lui demanda pour récompense trois gouttes de son sang, qu'il laissa tomber dans une coquille de gland; puis il fit tracer au jeune seigneur quelques mots barbares et incompréhensibles sur deux billets différents, dont l'un demeura au pouvoir de l'inconnu, tandis que l'autre fut enfoncé par un pouvoir magique dans le bras de Michel-Louis, à l'endroit juste où il s'était piqué pour tirer les trois gouttes de sang. La plaie se ferma sans laisser de cicatrice, car le tout s'était fait par le pouvoir du démon. Ensuite l'inconnu dit au joueur : « Je m'en-